

Exil Républicain Génération 2 : Juan Francisco Ortiz

Premiers souvenirs

Juan Francisco Ortiz

00:00:02:00 - 0:01:16:00

Je m'appelle Juan Francisco Ortiz, je suis né en 1947, le 11 septembre. Une date symbolique pour beaucoup de gens. Et mon souvenir le plus ancien, c'est d'être né et d'avoir vécu dans un hôtel.

Mon père rentrait de Mauthausen. Il a été reçu au Lutétia, comme beaucoup. Et il a eu des responsabilités. Et mon souvenir le plus ancien que je peux me rappeler était une chambre d'hôtel.

Après, ben, il s'est marié avec une française. Il a démarré sa vie. Que je sache, il a commencé à travailler chez Javel Lacroix à Vanves. Les souvenirs de cette époque, quand même, c'était à l'hôtel.

Un père menuisier

Juan Francisco Ortiz

00:01:17:00 - 00:02:16:08

Mon père était menuisier. Il ramenait du bois de son travail pour chauffer la cuisinière. On n'avait pas l'eau chaude. Donc il ramenait du bois de Vanves. Il prenait le métro, il prenait le bus.

Et le plus ancien endroit que je me souviens bien, vraiment, c'est Chennevières, l'Hôtel Bovis à Chennevières. C'était un hôtel au milieu des champs. Je me souviens qu'il y avait une charrue à balancier. C'était un monstre pour moi. J'allais jouer là-dedans. Et c'était des champs.

J'y suis retourné il y a quelques temps, c'est que des HLM. Mais j'ai connu cet endroit au milieu des champs, avec des herbes et des blés qui étaient plus hauts que moi.

00:02:17:11 - 00:03:19:19

Il redémarrait dans la vie. Il avait une ambition, c'était d'avoir une maison. Et pour ça, il a pu faire un emprunt chez Javel Lacroix pour acheter un terrain. Il a acheté un terrain à Champigny-sur-Marne. Et moi, ce terrain, je l'ai connu.

C'était vierge. Il y avait des arbres. Et il a commencé à construire sa maison.

Alors je me souviens des pique-niques qu'on faisait, parce que tous les week-ends, il allait construire sa maison. Il a fait les fondations, il a creusé les fondations. Il a récupéré chez Javel Lacroix des bacs à acide sur lesquels ils faisaient leurs produits. Il a cassé ça dans les fondations pour consolider sa maison. Ça, c'est des images qui sont là...

00:03:19:21 - 00:03:44:01

Alors je me souviens des périodes de printemps et d'été où on mangeait, il mettait des parpaings, une planche, c'était la table et on mangeait dans le jardin. Et après on allait manger le dessert dans les arbres, il y avait des prunes, il y avait des quetsches.

00:03:44:03 - 00:04:36:01

Et il a construit sa maison. Dès qu'une pièce a été vivable, on a quitté Chennevières, on a quitté l'hôtel Bovis, pour habiter dans la maison. Alors pour moi, c'était un paradis. C'était la jungle. Il y avait des herbes plus hautes que moi.

Progressivement, cette maison, elle a grandi, et il y a eu deux pièces, et puis deux pièces de plus. Dans une pièce, il a fait son atelier, ce qui plus tard aura été ma chambre, mais là, c'était l'atelier. À l'époque, on n'avait pas des jouets toutes les semaines quand on allait au supermarché, mais j'avais les outils de mon père pour me fabriquer des jouets.

00:04:36:03 - 00:05:06:01

J'ai pris des tartes parce que je me tapais avec le rabot, les ciseaux à bois, et lui qui les affûtait pour son travail. Et j'ai pris des tartes. Mais je fabriquais mes jouets, je fabriquais des épées, je fabriquais des pistolets, et j'ai grandi comme ça.

Je me souviens d'un vélo, un petit vélo rouge. J'avais fait une crise de nerfs, parce qu'il n'était pas question d'acheter un vélo à l'époque. Finalement, j'ai eu le vélo.

00:05:07:03 - 00:06:10:02

Un jour, il est rentré du travail. Et puis j'ai appris qu'il avait cassé la figure au patron. Simplement parce qu'il avait eu une panne de voiture. Il n'a pas pu rentrer d'un voyage. En fait, il a raccompagné un de ses copains du train de Mauthausen, qui lui avait sauvé la vie. Ça, je vais le raconter après parce que ça, c'est une belle histoire.

Le patron l'a menacé, ça... alors, bon, les nazis n'ont pas pu avec lui, c'est pas le patron... il lui a cassé la figure, il est parti et il s'est mis à son compte. Il a pris une carte d'artisan et il s'est mis à travailler, il a sous-traité, beaucoup.

Moi, je devais avoir six, sept ans, donc dans les années 1950, 1955, par là. Dans ces années-là.

00:06:11:00 - 00:06:52:01

Et la vie a été... il gagnait bien sa vie. Il a beaucoup travaillé, mais il a bien gagné sa vie. Et la vie s'est faite tout naturellement. Mais à cette époque-là, j'étais loin d'imaginer ce qu'il avait pu vivre. Eux, ils n'en parlaient pas. Ils n'en parlaient pas vraiment de ces choses.

Il était très discret finalement, très discret. Ils se retrouvaient de temps en temps avec des copains et ils parlaient entre eux. Mais on ne savait pas de quoi ils parlaient. On ne comprenait pas ce qui se passait là.

« *El pueblo* »

Juan Francisco Ortiz

00:06:52:11 - 00:08:06:01

Et alors on se réunissait souvent les fins de semaine avec des *paisanos* (compatriotes), les *paisanos* c'est des gens de notre village qui vivaient à Paris aussi. Et ils se racontaient la vie du village, *del pueblo*. On parlait de *fulano*, de *mangano*. Moi je ne savais pas qui c'était. J'avais entendu parler de la *tía María* (tante Marie).

La tía María, qui va avoir 100 ans bientôt. Mon père lui écrivait. Parfois les lettres revenaient, découpées au ciseau. La censure. Et alors moi, il me faisait écrire, il me faisait copier une phrase que je ne comprenais pas. Je ne parlais pas espagnol du tout : « *mis queridos tíos... un abrazo* (mes chers oncles... je vous embrasse). Mais je ne savais pas ce que j'écrivais, je ne savais pas à qui ça s'adressait.

Mais régulièrement il me faisait envoyer. Il y a des lettres qui arrivaient, On sait qu'il y en a qui ne sont pas arrivées, il y en a qui sont retournées. Ma tante a été neuf ans sans pouvoir savoir qu'il était vivant. Quand même.

00:08:07:00 – 00:09:00:01

Et donc, quand il se retrouvait avec les amis, les *paisanos*. Ils parlaient *del pueblo*. Et là, c'est le côté de l'exil que j'évoque, parce que pendant des années j'ai entendu parler *del pueblo*. J'avais même pas d'image *del pueblo*, je ne savais pas ce que ça pouvait être. Et donc ils en parlaient. Il y a une tradition dans le village où on fait la place de taureaux sur la place pour les fêtes et les corridas. « *Están poniendo los palos* », ils sont en train de mettre les poteaux pour faire la *plaza*. Ou alors : « *Ahora es la cosecha* » (c'est l'époque de la récolte). À Jaén, c'est les oliviers. *Ahora es la cosecha*. Et ils parlaient de toutes

ces choses.

00:09:01:02 - 00:10:24:11

De temps en temps, il venait un familier, de cette famille, et il ramenait pour mon père, de sa sœur, une boîte à chaussures. Dans la boîte à chaussures, il y avait... Il y avait une demi bouteille d'anis, il y avait une poignée d'amandes du terrain. Des fois, c'était une petite boîte de conserve soudée, l'huile *del pueblo*. *Una morcilla* (boudin au riz), *uno chorizo*. C'était *el pueblo* qui venait à Paris. Pour ma mère, il y avait souvent un petit éventail, une petite bricole, ou pour moi un petit canif, *una navaja de Albacete*.

00:10:25:02 - 00:11:31:20

Et puis un jour, moi j'avais douze ans, j'allais vers les treize ans...

Alors, avant, dans les années 1950, 1958 ou 1956, ma tante est venue à Paris avec son mari. Des fascistes du village avaient raconté à ma tante qu'ils avaient vu mon père à Paris, sur le trottoir, et qu'ils lui avaient donné une boîte de sardines pour qu'il mange.

Et ma tante est arrivée à Paris avec cinq valises. Une valise avec une boîte, je crois que c'était trois ou quatre douzaines d'œufs. Une boîte de *Pericones* (biscuit traditionnel), *plumillas* (autre biscuit traditionnel), des pâtisseries. Et puis un jambon. Cinq valises. Parce qu'on lui avait dit qu'on ne mangeait pas à Paris, que mon père ne mangeait pas à Paris, qu'il était sur le trottoir.

00:11:33:08 - 00:12:52:02

Je me souviens de cette image à la gare d'Austerlitz. Les gens descendant du train et le regard de mon père qui cherchait sa sœur. Ça, c'est des souvenirs qui sont ancrés, qui ne partent pas.

Et donc ils ont fait un séjour à Paris, ils ont travaillé avec mon oncle, mon père a travaillé avec mon oncle, etc.

Dès que j'ai eu un peu de force, pendant les vacances scolaires, il m'emmenait sur les chantiers. J'ai posé des plinthes, j'ai posé du parquet, des fenêtres, des portes. Il avait des gros chantiers et il m'emmenait.

C'est comme ça d'ailleurs qu'en 1961 il y a eu un décret que les enfants d'exilés pouvaient rentrer en Espagne. Mon père ne pouvait pas rentrer. Et donc, il m'annonce un jour que j'allais partir en Espagne, avec un autre oncle qui était venu travailler aussi.

À la découverte du « *pueblo* »

Juan Francisco Ortiz

00:12:52:04 - 00:13:21:00

Et là, c'est la première fois que je suis rentré *en el pueblo*. J'avais treize ans. Mais j'ai vu ça comme... Parce qu'à l'époque, encore, on n'avait pas cette image de ce qu'ils avaient vécu. Les choses étaient plus naturelles quoi. On ne comprenait pas. On ne comprenait pas, quand même, pourquoi on ne pouvait pas aller au *pueblo*, pourquoi il ne pouvait pas aller en Espagne. C'est un truc que je ne comprenais pas trop.

00:13:22:08 - 00:14:19:15

Alors, c'est le franquisme. Là on m'avait des consignes quand même. Je me souviens, dans le train d'Irun à Madrid, trois ou quatre fois contrôlés par la police secrète. Un jour, un type s'arrête devant moi, s'assoit devant moi : « D'où tu viens ? Où tu vas ? Qu'est-ce que tu as comme argent ? » Je n'étais pas fier quand même. Dans un compartiment, il y avait des Belges, une famille de Belges qui partaient en vacances. J'ai vu les gardes civils sortir les gens pour laisser la place à deux curés, qu'ils puissent s'allonger.

00:14:19:17 - 00:15:21:20

Oui, le franquisme, ça se ressentait, mais en fait, bon, j'avoue que je n'étais pas encore trop au fait des choses. C'est vrai que c'est venu progressivement.

Moi j'ai vu dans le village des gens, je ne savais pas trop quoi faire. Je me souviens d'une inauguration de maison sociale pour des gens. En fait, dans le village, il y avait des grottes à l'époque, des troglodytes. Ils avaient fait des maisons pour eux, pour ces gens, des petites maisons. Et quand ils ont inauguré ça, il y a eu une grosse cérémonie, évidemment, et tout le monde le bras en l'air en chantant *Cara al sol* (hymne de la Phalange espagnole), etc.

J'avoue que je ne savais pas trop comment aborder ça. Parce qu'on m'avait prévenu quand même : « Fais attention à ce que tu dis, fais attention *en el pueblo*. »

00:15:21:22 - 00:16:30:18

Alors, c'est la province de Jaén, ça s'appelle Santisteban del Puerto. Un village entre trois collines. Très beau village. Et *aceitunero*. C'est des oliviers à perte de vue. Et là, je découvre.

Quand je suis arrivé dans le village, toute la famille attendait le fils de Francisco. J'ai dû manger à midi trois paellas différentes. Tout le monde voulait me recevoir. C'était le fils de Francisco. C'était le cousin, c'était le neveu. Voilà. Et j'ai dû manger trois paellas. On a fait la visite, et à chaque fois il y avait une paella.

J'ai découvert et alors ça a été un émerveillement, parce que c'était le Far West. Il n'y avait pas de voitures à cette époque-là, il n'y avait que des ânes, des

mules, des chevaux.

00:16:25:01 - 00:17:15:01

Et un jour, c'était un dimanche, ma tante avait à régler quelques frais. À l'heure du *paseo*, donc la promenade, on monte sur la place. Et puis là, il y avait une bande de copains, copines. Moi je ne parlais pas espagnol à l'époque, pas un mot. Enfin, trois mots : *buenos días, gracias*, voilà. Sur la place, il y avait ce groupe de jeunes, ma tante leur dit : « Écoutez, vous allez garder mon neveu, vous allez prendre soin de mon neveu, j'ai une affaire à régler ». Et elle me laisse. Et là, j'ai fait la connaissance d'une jeune fille.

00:17:15:03 - 00:17:45:28

J'ai été émerveillé par ma première approche du village. C'était un village d'Andalousie. Il n'y avait pas d'eau dans les maisons, il y avait les *cántaros* (les cruches).

Un après-midi on m'a emmené à la chasse. Je découvrais. J'ai tiré mon premier coup de feu. Un fusil de chasse. Je m'en suis pris dans la figure, trois dents. Je ne savais pas que c'était si brutal.

Enfin voilà, ils m'ont reçu.

00:17:46:01 - 00:18:10:23

Mon oncle m'a ramené à Valencia. J'avais acheté des souvenirs à mes parents. Des petites choses pour ma mère, une chose pour mon père. Et je me suis dit : « Moi, il faut que je me ramène quelque chose ». Avec mon oncle qui m'avait promené dans la rue, on passe devant un magasin de musique, et il y avait des guitares.

00:18:11:00 - 00:19:00:00

J'avais treize ans, j'ai dit : « Ça coûte cher une guitare ? », parce que j'avais un peu d'argent, après les chantiers avec mon père, il m'avait donné un peu d'argent. Et il me dit : « On va rentrer, on va on va demander ».

Alors il propose une guitare à 425 pesètes, une autre à 475. Mon oncle me dit : « Tu peux t'en acheter une si tu veux, tu as l'argent ». Alors je lui dis : « Laquelle je prends ? Celle à 425 ? » « Oh, prends la plus chère, tu as l'argent pour ». Et j'ai acheté ma première guitare et je suis rentré à Paris.

00:19:02:01 - 00:19:38:10

J'ai idéalisé cette vision de l'Andalousie, parce que ça m'avait impacté quand même, les cinq premiers jours que j'ai passé là-bas.

Ce qui fait qu'à l'époque, c'est en 1961, alors que les copains à l'école c'était Elvis Presley, les Chaussettes noires, Johnny Hallyday, moi, je me suis tout de suite mis dans le flamenco.

Profession guitariste

Juan Francisco Ortiz

00:19:38:12 - 00:20:37:16

Je vais à l'école comme tout le monde. J'ai été à l'école primaire. Et puis le secondaire, c'était au lycée de Nogent. Nogent-sur-Marne, la fête du petit vin blanc. Et j'ai fait toute ma scolarité au lycée de Nogent. C'était un très beau lycée. Il doit y avoir encore dans les archives de la salle de science des squelettes que j'avais reconstitués, de lapins, etc.

Des années après, j'ai retrouvé un prof d'espagnol, Colomer il s'appelait. Très motivé dans les problèmes de mémoire et la Fondation Machado de Collioure, que j'ai retrouvé 20 ans après. Et il m'a invité pour sa retraite au lycée. J'ai donné un récital dans l'amphithéâtre du lycée et j'ai revu des squelettes que j'avais faits, que j'avais donnés à la professeur de sciences.

00:20:37:18 - 00:22:14:00

L'année d'après, on m'offre un disque d'Andrés Segovia. À l'époque, avoir un disque, en plus un Deutsche Gramophon, c'était vraiment... Ce disque, je l'écoutais jour et nuit. Sur ce disque, il y avait Albeñiz, Granados, Manuel de Falla, enfin, les grands maîtres espagnols. Cette musique m'a imprégné par rapport aux images que j'avais de l'Andalousie, et du flamenco, parce que, quand même, l'origine c'est le flamenco.

Donc ça m'a tout de suite impacté, de telle manière que ça a été ma passion. Tout de suite. Et puis, modestie à part, ça marchait bien quoi, ça marchait bien, donc je progressais rapidement.

Ce qui fait que l'année d'après, au repas des déportés à la Mutualité, que fêtaient tous les déportés, mon père m'emmenait, mais il fallait que j'amène la guitare. Et je jouais à quatorze ans au repas des déportés à la Mutualité.

Ce qui fait que j'ai connu à cette époque-là, évidemment je ne me rendais pas compte encore de ce qu'étaient ces personnes, mais j'ai connu Semprún, j'ai connu Général Riquelme, j'ai connu... enfin je n'ai pas tous les noms en tête, mais j'ai connu des personnalités qui ont fait parler d'eux après. Loin, évidemment, de savoir ce que ça représentait.

00:22:14:10 - 00:22:46:08

J'ai fait le bac, j'ai été jusqu'au bac. Et à 17 ans, j'ai dit à mes parents : « Non, moi je veux être guitariste ». Ça a été un drame, parce que mon père, d'où il venait, ce qu'il avait vécu... il souhaitait que son fils fasse une carrière. Médecin, avocat, quelque chose de sérieux. « Guitariste, ça ne va pas te nourrir. » Toute

la famille a voulu me dissuader. Du côté de ma mère aussi, ils ont voulu me dissuader de faire ça.

00:22:48:00 – 00:23:17:20

Mais très vite, je suis rentré dans des milieux, parce que dans ma famille, il n'y a aucun musicien. Je n'ai pas de racines-là.

Ah si, mon père qui chantait. Parce que ça c'est quand même une racine importante. J'ai commencé avec le flamenco qui est une culture en soi. Parce que mon père chantait, et très vite j'ai commencé à l'accompagner, et la guitare me suivait partout. Il m'emmenait partout et ma guitare suivait partout. Et ça terminait toujours en chantant.

00:23:17:22 - 00:23:50:06

Bon, mes études n'ont pas été très brillantes, parce que j'étais quand même très motivé. On me voyait souvent au lycée avec ma guitare parce que, du lycée, je partais à Paris à l'académie de guitare. Il y avait une école de guitare privée. C'est là que j'ai bien travaillé la guitare avec un professeur extraordinaire, Ramón Cueto, qui m'a vraiment donné le sens de l'instrument. Il était sévillan. Donc l'Andalousie se prolongeait.

00:23:51:01 - 00:24:38:14

Et j'étais à Paris. Paris, c'était tous les concerts. J'ai pu entendre maintes fois Andrés Segovia, Alexandre Lagoya, Narciso Yepes, enfin, tous les grands maîtres. J'avais cette chance d'être à Paris, qui a contribué, je pense, beaucoup à ma carrière.

Très vite, à l'Académie de guitare, j'étais un des trois ou quatre élèves piliers, ils m'ont donné des cours. J'ai commencé à donner des cours, trois francs de l'heure. Mon premier cours, ça a été à la paroisse Sainte-Marguerite, à Chaville. Trois francs de l'heure c'était payé. Puis un autre au conservatoire, et puis voilà, je suis rentré tout doucement.

00:24:38:16 - 00:26:09:22

J'ai commencé à travailler dans des affaires professionnelle, parce que mon maître, Ramón Cueto, on lui proposait des choses, mais il était pris par cette Académie de guitare, il ne pouvait pas les faire, alors il nous les proposait à nous.

Et là, j'ai fait deux choses professionnellement, des musiques de scène. Au théâtre Daniel Sorano à Vincennes : *Dom Garcie de Navarre*, une pièce de Molière, avec l'équipe à Raymond Rouleau, l'acteur, avec Arlette Thomas, Pierre Peyrou. Arlette Thomas, c'était la mère de Marc Jolivet. Et dans les loges, il y avait Marc Jolivet, haut comme ça. Et on a fait une pièce de Molière où j'ai fait la musique de scène, une musique contemporaine. Ça a été ma première affaire

vraiment professionnelle. Ensuite j'ai fait et on m'a proposé une musique de scène au théâtre Gérard Philipe à Saint-Denis, mais avec des acteurs extraordinaires : Raymond Bussières, Arlette Poivre, Brigitte Aubert, Raymond Jourdan, des grands acteurs. On était dans la fosse, on était sept musiciens. J'ai travaillé six mois avec eux comme ça. J'étais beaucoup plus payé avec ça, avec la musique de scène, qu'avec les cours. J'ai même fait de la pub, les spots publicitaires, la paella et la pizza Buitoni.

00:26:09:24 - 00:28:06:22

En une après-midi, je gagnais un mois de salaire avec mes cours. Je suis rentré progressivement. C'est curieux parce qu'on a commencé à me proposer des affaires comme ça.

Un jour, on me propose. C'était pour France Culture, les *tonadillas* de Granados. Alors ça, ça a été un challenge parce qu'on m'envoie au château de Jouy-en-Josas. C'était la propriété de Roger Roger et son grand orchestre. Roger Roger et son grand orchestre, c'était une pointure. Et sa femme, Eva Rehfuss, était à l'Opéra de Paris, et je devais faire les *tonadillas* de Granados à l'Opéra de Paris.

J'avais 17-18 ans, et j'arrive là. Alors je rentre dans le studio. Il y avait deux Steinway, une table d'enregistrement, je ne sais pas combien de pistes, un truc monstrueux, et il me met des partitions devant le nez sur le pupitre. Il me dit : « Voilà, il faudrait jouer ça ». Des partitions de piano. Alors déjà, à l'époque, je n'avais jamais fait beaucoup de solfège. « Écoutez, je suis désolé, moi je suis guitariste, je ne peux pas jouer ça. Mais si vous me laissez une semaine, je peux peut-être faire quelque chose. Vous me direz. » Il me dit : « D'accord ».

J'ai passé une semaine, j'ai arrangé les trucs. Je suis arrivé. On a commencé avec la cantatrice. Et on a fait l'affaire. Et on a enregistré à la Maison de la Radio. Alors, j'insiste bien, j'avais 17 ans. Rentrer dans ce monde à 17 ans, pour moi, de là où on venait, c'était un truc incroyable.

00:28:06:24 - 00:29:15:17

Donc on a fait les *tonadillas* de Granados. Pas une seule reprise pour moi. Alors j'étais fier. J'étais fier, et j'avais vraiment bossé. Et alors, ça a été enregistré.

Puis un jour, mon père avait une 4CV (Renault quatre chevaux) à l'époque, il avait gagné à la loterie. Ça c'est un truc aussi. Il avait gagné à la loterie. Il s'est acheté une voiture, il a passé le permis. Il a acheté une voiture, et alors moi, mon boulot, c'était de nettoyer la voiture le week-end, de laver. C'était des chromes encore, alors on passait des trucs, on astiquait, tout ça. Avoir une voiture, tout le monde n'en avait pas à cette époque-là.

Et alors je nettoie la voiture et puis je commence à faire les chromes et puis je mets la radio parce que moi j'aimais bien. Je mets France Culture et j'entends : « Vous allez entendre les *tonadillas* de Granados par Eva Rehfuss et Francisco

Ortiz. J'ai été appeler tout le monde. J'ai pu entendre l'émission. Là mes parents, ils commençaient à prendre la chose un peu au sérieux quand même.

00:29:15:17 - 00:29:41:20

Ils se sont rendus compte que ça pouvait être un peu sérieux. Surtout que c'était bien payé. C'étaient des cachets de soliste. À cette époque-là, ce genre d'émissions, c'étaient des cachets de soliste, c'était bien payé.

Et donc un jour de répétition chez Eva Rehfuss à Jouy-en-Josas, on reçoit un coup de téléphone. Ils cherchaient un beau gars pour faire une figuration, un guitariste pour faire une figuration, la paella Buitoni.

00:29:41:20 – 00:30:57:01

Elle me dit : « Ça vous intéresse ? Vous voudriez faire du cinéma ? », du cinéma ! Alors je dis : « Il faut voir, je sais pas », elle me dit : « Tenez, prenez le téléphone ».

Et on me demande de me décrire comment j'étais, etc. Je dis : « Écoutez c'est difficile de me décrire. Je suis guitariste, oui, je joue du flamenco ». Parce que le sujet c'était de faire, dans un restaurant espagnol, un figurant guitariste alors que deux touristes demandaient la recette de la paella. Alors ils vont voir le chef : « Mais comment vous faites la paella ? », « Il faut mettre ci, il faut mettre ça, il faut mettre ça. » Et puis il dit : « Mais faites comme moi, prenez une boîte de paella Buitoni. » Et c'est passé dans les cinémas, sur les Champs-Élysées. Et donc j'ai des copains, ils me voient un jour, ils me disent : « Tu sais, on est allés au cinéma ce week-end à Paris, aux Champs-Élysées. On a vu, on a vu un spot, un guitariste. On aurait dit que c'était toi. » Je lui dit : « Ah oui ? » La gloire, non ?

00:30:58:00 - 00:32:29:19

Donc voilà, c'étaient des affaires comme ça.

Quand j'ai fait le théâtre avec Raymond Bussièrès et Annette Poivre, on était dans la fosse et on avait un chef d'orchestre qui nous dirigeait. C'était Fernand Quattrocchi, qui était le gendre de Fernand Oubradous, des concerts Oubradous à la salle Gaveau.

Et un jour, il y avait Presti et Lagoya, guitaristes, qui jouaient à la salle Gaveau. D'ailleurs, le dernier concert qu'elle a fait à Paris, Ida Presti, qui est décédée peu de temps après. Alors moi, je vais au concert. Et puis j'étais au premier rang, les deux guitaristes devant moi, parce que ça, c'était une passion. C'était vraiment une passion.

Et puis que je tourne la tête, je vois Fernand Quattrocchi, celui qui nous dirigeait au Théâtre Gérard Philippe, dans la salle. À l'entracte, je cours le voir. Je lui dis : « Écoute, tu me présentes, tu me présentes ! » À la fin du concert, il m'a

présenté à Presti et Lagoya. Ils m'ont donné leur téléphone et j'ai été les voir.

Donc on s'est donnés rendez-vous, j'ai été les voir. C'est elle qui m'a reçu. J'ai joué, elle m'a fait des recommandations, etc. Puis elle me dit : « On part aux États-Unis, on revient dans quinze jours, tu nous téléphones dans quinze jours. » Et trois ou quatre jours après, j'apprends à la télé qu'elle était décédée.

00:32:29:21 - 00:33:01:01

J'avais ce contact avec Lagoya. Moi, ce qui m'intéressait, c'était de progresser, bien sûr. Donc je vais voir... un jour, je téléphone à Lagoya. Un de ses élèves m'avait dit qu'il ne voulait plus voir personne. Ça a été un traumatisme pour lui, bien sûr. Alors je lui dis : « Quand même », je l'ai appelé, je dis : « Maître on a besoin de vous, est-ce je pourrais prendre un cours, etc. » Et puis il m'a donné un rendez-vous. Je suis reparti avec lui.

00:33:03:00 - 00:33:58:02

Et là, est arrivé 1968. Caporal-Chef Francisco Ortiz. J'ai fait l'armée. À l'époque, il me prenait 100 francs par heure de cours. En 1967, 100 francs par heure de cours. L'équivalent aujourd'hui, ce serait 150 ou 200 euros. C'est énorme. Alors il me disait : « La semaine prochaine... », « Maître, la semaine prochaine, je ne peux pas venir, je ne peux pas payer. » « Tu viens la semaine prochaine ». Et il m'a offert des cours. Pas un seul, des cours. Comment j'allais ne pas travailler à mort pour pour pour le remercier, pour que le travail soit fait ?

00:33:59:00 - 00:34:29:00

Et je fais le service militaire. Pendant le service militaire, on avait une permanence. Une permanence, c'est une chambre, et il faut toujours qu'un des deux reste sur place. Alors le copain qui était avec moi, ça l'arrangeait, parce qu'il pouvait partir quand il voulait. Moi je travaillais ma guitare, je faisais 5 heures de guitare par jour à l'armée. Et quand j'avais une perm (permission), je lui téléphonais. S'il était là, il me recevait et je travaillais avec lui.

00:34:29:30 - 00:35:40:03

J'ai été libéré au mois de mars. Et je vais prendre un cours. Il me dit : « Écoute, en octobre, j'ouvre la classe au Conservatoire de Paris. Présente-toi. » Moi, c'était un monde que je n'imaginais pas pouvoir accéder. Le Conservatoire Supérieur de Musique de Paris, c'est sur concours. Alors il me dit : « Voilà, il y a six places. Présente-toi. » Alors je me présente et j'apprends qu'il y avait 150 candidats.

Et puis quand on arrive au concours, on est tous dans une salle comme ça. Il y a une quinzaine de guitaristes parce que ce n'est par plusieurs sessions, une quinzaine de guitaristes et chacun joue et montre ce qu'il sait faire. Je me dis : « Qu'est-ce que je fais là, moi ? » Et puis bon, j'étais quand même concentré dans mon truc. Et finalement, au moment des résultats, j'ai un copain qui me

crie, lorsque tout le monde s'était agglutiné, je ne voyais pas la liste, « Francisco tu y es ! »

00:35:40:05 - 00:36:26:30

Et donc je suis entré dans la classe de Lagoya au Conservatoire de Paris, troisième sur les six. À partir de là, j'ai travaillé avec Lagoya. Puis j'ai grandi dans le monde musical, j'ai découvert le fonctionnement un peu. C'est ce qui fait que j'ai pu avoir des bourses. J'ai pu avoir une bourse à Saint-Jacques-de-Compostelle, et j'ai pu avoir un travail avec Andrés Segovia parce que c'était un jubilé et il avait 92 ans quand même.

Et puis ma route a progressé comme ça. Mon père continue à chanter quand on se retrouvait avec les *paisanos*, ça a duré quelques années quand même.

Carmen l'Andalouse

Juan Francisco Ortiz

00:36:27:02 - 00:37:34:00

Et puis avec ma copine, qui était restée à Jaén, on s'écrivait. Il n'était pas question qu'elle sorte de son village à l'époque. Et puis moi, tout ce qui était Andalousie, j'imagine... Et bon, à l'époque, elle avait des cheveux bruns jusqu'aux reins. Elle m'avait envoyé une photo habillée avec le *traje* andalou, la robe à volants, et ça a fait son chemin. Aujourd'hui, ça fait 58 ans qu'on se connaît, et 50 ans de mariage.

À partir de 1961 où j'ai connu mademoiselle la première fois, je n'ai pas manqué une année après. J'y suis retourné tous les ans. Alors l'année d'après, j'y suis retourné en train. À 18 ans, je suis parti avec une 2CV pourrie, mais je suis arrivé de Paris. Et puis je n'ai pas raté une année depuis quoi. J'ai commencé à y aller à Pâques aussi. Et puis à Noël.

00:37:34:08 - 00:38:57:01

Puis il y a eu un malheur. Une sœur qui est morte très jeune, 19 ans. Carmen avait deux frères et une sœur. Et ça a été un drame.

Alors ça aussi, ça m'a été un peu... Parce que c'était l'Espagne antique quand même. Donc le deuil, les obsèques, moi, je n'avais jamais vu ça. Le cercueil dans la maison, tout le village qui est autour, dans la rue, avec des chaises. J'ai passé la nuit, on a veillé toute la nuit. Ça c'est des choses que je ne connaissais pas et j'ai découvert un autre monde.

Et, bon, les obsèques sont passées. Mais après la famille s'est enfermée. Il y avait l'heure de la visite, c'est-à-dire pendant deux ans, elle ne pouvait pas

sortir. Puis quand elle sortait, c'était les bas noirs, le foulard noir, c'était le deuil, c'était vraiment le deuil. Et bon, moi j'étais là, et j'allais faire ma visite tous les après-midi.

Alors oui, après je lui ai fait des sérénades. Mais cette époque-là, c'était une période un peu difficile. Et puis ses parents ont déménagé, donc on est partis à Madrid.

00:38:58:00 - 00:40:07:12

J'ai participé au déménagement. J'avais une voiture à l'époque et ses parents n'avaient pas de voiture. Moi, je me souviens des *serenos* (veilleurs de nuit) à Madrid. Je me souviens du *tranvía* (tramway) à Madrid. À cette époque-là, le train était en bois, c'était le Far West, avec les plateformes.

On partait à 11h du soir de Madrid, Atocha, on arrivait à 8h du matin avec un arrêt toutes les 20 minutes, un arrêt de trois quarts d'heure. Et alors là, il y avait des petits gosses qui montaient avec un seau, avec des pains de glace, avec des *refrescos*, des espèces de limonade imbuables.

Mais il faisait tellement chaud, on avalait ça. Il y a des images oui, il y a des images de ces époques. Et on s'écrivait tous les deux jours. Il y avait une lettre tous les deux jours qui arrivait. C'était une autre manière d'aujourd'hui. Il y avait un idéal. Moi dans ma musique, il y avait toujours des images.

00:40:07:14 - 00:41:10:20

L'Andalousie, la belle Andalouse. Moi j'écoutais tous les soirs *Nuit dans les jardins d'Espagne*, de Falla. J'avais un disque qu'on m'avait offert. Le deuxième disque qu'on m'avait offert. *Concerto d'Aranjuez* par Narciso Yepes, et le deuxième, *Nuit dans les jardins d'Espagne*, de Manuel de Falla. Tous les soirs, j'écoutais ça. Et j'avais fabriqué une télécommande artisanale. J'avais attaché la prise à une ficelle, je tirais la ficelle quand le disque était fini pour pas avoir à me lever. Voilà. Et donc oui, c'était vraiment une passion qui englobait tout un tas d'images.

Mes premières escapades, j'étais à Grenade. J'ai acheté une guitare en 1964 à Grenade. Je suis arrivé à Jaén en bus de Madrid et j'ai vu un bus qui partait à Grenade. J'ai pris le bus, j'avais seize ans.

00:41:11:00 - 00:41:46:30

Alors on se marie en août 1969 et je rentre au conservatoire en octobre.

Carmen découvre Paris, découvre un autre monde, bien qu'elle vivait déjà depuis quelques temps à Madrid. Donc déjà la capitale, la vie de la capitale, elle connaissait un peu. Mais Paris c'est Paris. Et elle a découvert Paris un peu brutalement. Mais, voilà, ça a été nos années... parce qu'on a été quatre ans sans enfant. Moi tant que les études n'étaient pas... Enfin...

00:41:47:00 - 00:43:12:12

On m'a présenté en 1968 à Marcel Landowski, qui était directeur de la musique à cette époque-là, au ministère des affaires culturelles. Et il m'a dit : « Francisco il faut que tu passes le CAPAS (Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré) et que tu prennes un poste dans un conservatoire national. Tu auras une vie de rêve. »

Et ça, ça m'a fait tilt. C'est-à-dire que j'ai tout envisagé là-dessus. Et le premier poste qui s'est présenté, c'était Pau. Paris-Pau ce n'était pas évident. Et donc j'en parle à Lagoya parce que j'étais à la classe. J'ai eu un second prix l'année précédente. Je repartais pour essayer d'avoir un premier prix.

Et je parle avec Carmen : « Voilà, il y a un poste à Pau. » « À Pau ? » On ne connaissait pas. On regarde la carte, elle voit Pau et elle voit la frontière. Elle me dit : « Ah oui, on y va ! On y va ! » Et puis, bon, j'en parle à Lagoya : « Maître, qu'est-ce que vous en pensez ? Il faut démissionner de la classe. Si je veux avoir le poste, il faut démissionner de la classe, mais je n'ai pas le CAPES. » Il me dit : « Pars, pars, tu ne le regretteras pas. »

00:43:12:14 - 00:44:11:10

On part à Pau. Au mois de mars, je passe le CAPES. Presque les doigts dans le nez si je peux dire. Je passe le Capes, et à partir de là, j'ai été titularisé à 24 ans, donc ma vie était réglée au niveau matériel.

Et puis j'ai commencé à jouer. Moi, ce qui m'intéressait, c'était de jouer. Moi j'avais une image, c'était Andrés Segovia sur scène. Et, bon, je ne suis pas Andrés Segovia, mais j'ai eu cette vie de concertiste, j'ai voyagé beaucoup, j'ai fait le tour du monde. J'en suis à mon quarantième voyage aux Amériques. Voilà, les pays de l'Est. J'ai quand même beaucoup tourné et j'ai eu la vie que je souhaitais. Et que ça continue, que ça dure, parce que Andrés Segovia a donné son dernier concert à 94 ans. J'ai encore de la marge.

La mémoire

Juan Francisco Ortiz

00:44:15:00 - 00:44:54:13

Pour en revenir, évidemment, à la mémoire, parce que là, on a parlé beaucoup de moi, mais la mémoire, c'est venu progressivement. Les premières images que j'ai découvertes, qui m'ont interrogé, c'est un petit livret de photos de Mauthausen, où il y avait des gens, des hommes nus. À huit ans, à cette époque-là, voir des hommes nus, c'était dérangeant, ce n'était pas normal quoi.

00:44:54:15 - 00:45:54:22

Et j'ai découvert ça à huit ans. Alors bon, on n'en parlait pas trop.

Souvent, il m'emmenait dans des réunions où ils se retrouvaient entre eux, avec la FNDIRP (Fédération Nationale des Déportés et Internés Résistants et Patriotes), la fédération des déportés, la mutualité, etc. J'allais souvent, j'ai connu beaucoup de gens.

Il y avait un Aragonais un *mañico*, on lui disait *mañico*, on l'appelait Bouboule, qui vendait le *Mundo Obrero* (journal du Parti Communiste d'Espagne). Et alors, je me souviens, il venait le dimanche, il laissait trois ou quatre numéros à mon père qui devait les écouler. C'était interdit. Mais il y avait ce mouvement-là *Mundo Obrero*, qui existait quand même. Ça, j'ai le souvenir. Et Bouboule en plus, il m'amenait toujours un petit paquet de bonbons pour moi. Des personnes comme ça qui sont...

00:45:54:24 - 00:46:52:05

Il y a un autre personnage aussi, qui est une image : *Rojas, Rojillas*.

Quand il y a eu la libération du camp... Mon père il nous a expliqué sur place, comment il a fait pour monter, pour sauter le mur et aller à l'armurerie. Il a expliqué ça à son arrière petit-fils devant nous. C'était...

Et alors là, il m'a raconté qu'il y avait un officier allemand qui allait tirer sur mon père et que *Rojas* l'a abattu avant. Il lui a sauvé la vie, quoi. Et chaque fois qu'il le voyait, ils s'embrassaient en pleurant.

00:46:52:07 - 00:47:55:08

Donc il y a des images, progressivement, qui se sont installées. La conscience n'est pas venue spontanément sur cette mémoire, sur ce qu'ils ont vécu. Même là encore. On était dans des films de cow-boys. On ne voyait pas ça comme une réalité. Ce qui fait que très progressivement, la...

Et puis il ne parlait pas, ils n'en parlaient pas non plus. Mon père a commencé à parler à 60 ans quand il a pris sa retraite. Il a déménagé, il a vendu la maison à Paris, il s'est installé à Guéthary, dans le Pays basque. Il pêchait, il adorait ça. Et puis il écrivait des poèmes et il allait aux réunions. Il y avait des réunions, dans le coin là-bas, Bayonne, par-là, il y avait des réunions.

00:47:55:40 - 00:48:52:02

Alors, mon père a pu rentrer en Espagne en 1964. Moi, je suis rentré en 1961. Lui, il a pu rentrer en 1964.

Le gouvernement français avait donné la possibilité de prendre la nationalité française à tous ces gens-là. Et mon père a demandé un passeport et on est rentrés là. Ça aussi, je m'en souviendrai. Il y avait ma mère, il y avait moi, il y avait quelqu'un d'autre. Il y avait quatre ou cinq passeports. On a pris un taxi à la frontière. On a mis les passeports ensemble et le taxi a donné les passeports

à la douane. Alors il foutu les tampons sans trop regarder. Et là, il était un peu soulagé parce que voilà, ce n'était pas encore quand même clair, en 1964.

00:48:52:04 - 00:49:52:01

Et donc on a fait la première entrée, là. À Irún. On a été prendre l'apéritif, on a été manger au restaurant. À partir de là il est rentré plus régulièrement.

L'été suivant, il est descendu jusqu'au *pueblo* me chercher. Je me souviens, il avait une 403 break, et il avait son atelier dedans. Dans le village il n'y avait pas de voiture encore. Moi j'étais descendu en train, je n'avais pas de voiture encore. Il est descendu jusqu'au village et il est descendu *al pueblo*. Il est resté 24h. Il n'a voulu rester que 24 h. Et quand on est repartis, il y avait tout le village autour de la voiture. Ça a été... ça aussi, c'est une image.

00:49:53:02 - 00:50:58:01

Ma mère, elle suivait. Elle s'est mise à parler espagnol un petit peu, mais elle suivait. Il y a eu des périodes difficiles aussi. Oui, il y a une période, ils se sont séparés quelques mois, mais après les choses sont revenues.

Moi, quand j'étais gosse, à l'hôtel Bovis, elle remaillait des bas. Elle avait une machine. Une fascinante machine à remailler, avec une espèce d'aiguille et une machine qui tournait, un petit compresseur, elle remaillait les bas. Elle faisait ça, elle gagnait un peu d'argent avec ça. Et puis en fait, mon père, il était aussi de l'ancienne école, il ne voulait pas qu'elle travaille.

Mais après on n'a pas eu à se plaindre parce qu'ils ont quand même eu une belle vie. Après ils ont eu des pensions etc. Donc ils n'ont pas été malheureux quoi.

00:50:58:12 - 00:53:02:01

Alors je reviens à la retraite parce que c'est quand même à ce moment-là que les choses s'ouvrent. Ils ont commencé à parler là.

Et alors nous, quand on allait à Guéthary, à chaque fois on descendait manger en Espagne, on allait au restaurant. Enfin bon, la Casa Arteaga à Irún, je ne sais pas si vous avez connu, mais on mangeait un poisson extraordinaire.

Et donc il commençait à sortir ses histoires. Et s'il accrochait quelqu'un qui semblait intéressé, il continuait. Et puis là ça devenait problématique, parce qu'il ne les lâchait pas. Jusqu'à la crise de larmes. Ça a été un moment assez difficile, parce qu'ils avaient besoin de parler, certainement, mais... Ma mère disait : « Oh, encore avec tes histoires ! » Toujours, elle était un peu... Alors qu'ils avaient besoin de parler, c'est évident. Souvent ça nous a mis dans des situations un peu embarrassantes parce que ça se terminait toujours avec des larmes et ce n'était pas le but de la sortie.

00:52:23:08 - 00:53:09:05

Alors ils sont descendus à Guéthary, parce que nous, on était à Pau et ils voulaient se rapprocher. Et puis le boulot s'est fait de telle manière que j'ai eu une opportunité, je suis venu à Perpignan, donc je me suis éloigné. Il a eu quand même une retraite de 18 ans à Guéthary, la pêche, il a bien vécu quand même. Ils ont rattrapé un peu de temps perdu.

Moi je suis parti, mais après, quand ils ont commencé à se sentir un peu fatigués, ils ont vendu Guéthary et ils sont venus à Perpignan. C'est à partir de là que j'ai commencé à l'accompagner beaucoup plus.

00:53:03:01 – 00:53:52:40

Je ne me souviens plus exactement quelle année, mais j'avais des tournées de concerts, et j'avais une période en septembre tranquille. J'avais 55 ans quand même. Je lui dis : « Écoute, ça te dit, on va à Mauthausen ? » Il a dit oui tout de suite, bien sûr.

Pour les 50 ans il y avait été avec ma mère, avec une sœur à ma mère. Il y avait été déjà à Mauthausen, il y était retourné un certain nombre de fois, pour les grands événements. 50e anniversaire, 60e anniversaire, tout ça.

Il m'avait proposé d'y aller, mais j'ai dit : « Moi, j'ai des concerts ». Je ne pouvais pas, j'avais des dates. Et puis là je dis : « Quand même, ça serait bien qu'on y aille quoi, ça serait bien... ».

00:53:53:01 - 00:54:19:44

Parce que ça bougeait un peu aussi. Et du côté de Perpignan, la mémoire elle est beaucoup plus... Il y a Collioure, il y a la maternité d'Elne, il y a FFREEE (Fils et Filles de Républicains Espagnols et Enfants de l'Exode), toutes ces associations, tout ça. Quand ils sont arrivés à Perpignan, il y avait déjà la Fondation Machado. Moi j'ai connu des fondateurs de la Fondation Machado. Manolo Valiente c'était un fondateur.

00:54:20:00 - 00:55:32:02

Moi, ce qui m'intéressait, c'était de jouer. C'est toujours d'être motivé pour jouer. Alors je cherchais. J'arrivais à Perpignan, je ne connaissais personne. Et puis je vois dans le journal : « association poétique », etc. Peut-être ça les intéresserait d'avoir un peu de musique, un peu de guitare. Alors je prends contact. J'ai envoyé une lettre, il m'a répondu, et puis j'ai été le visiter.

Alors Manolo Valiente, c'était Don Quichotte. Physiquement, c'était Don Quichotte. Je frappe à sa porte, il ouvre la porte, Don Quichotte qui apparaît devant moi. Un personnage extraordinaire, qui avait une vision de la société, de l'art. Et ça a été un des fondateurs de la Fondation Machado.

J'ai pris des contacts comme ça, et ça s'est fait d'un contact à l'autre, voilà. J'ai

joué pour la Fondation Machado, il y a des gens qui m'ont vu. J'ai accompagné mon père. Tous les ans, au mois de février, on était à la Fondation Machado. J'ai des photos où il est avec son drapeau sur la tombe. Effectivement, il y a eu une espèce de bouillonnement d'un seul coup, comme ça.

00:55:33:00 - 00:55:59:08

En Espagne, ça a été beaucoup plus lent. On n'en parlait pas trop encore, on n'en parlait pas trop. Beaucoup par ignorance aussi, parce que ça n'existe pas dans les livres d'histoire en Espagne. Mon fils est à Madrid, professeur de français, il est dans le milieu éducatif, ils ignorent totalement toutes ces histoires.

00:55:59:30 - 00:56:26:00

Il y avait des mouvements, mais beaucoup moins que ça peut être maintenant. Benito (Bermejo) n'était pas là. Ça a commencé, voilà, Benito, il y a des gens qui sont venus de Barcelone, il y a des équipes de télé qui sont venues, des associations de mémoire qui sont venues le faire témoigner. Ça a commencé quand ils sont arrivés à Perpignan, donc c'était à peu près 1986, 1987, par là.

00:56:26:00 - 00:57:19:16

Assez rapidement, ça s'est développé et à l'époque, il y avait trois prisonniers de Mauthausen à Perpignan. Et là, actuellement, il y a des mouvements. Moi, j'ai joué dans la prison de Carabanchel. Ils veulent faire un mémorial. J'ai joué à l'Ateneo pour des associations de mémoire. J'ai eu l'honneur et la fierté de sortir le drapeau républicain au Sénat. C'était l'année dernière (2019), c'était pour les élections, pour préparer les élections. On nous avait dit : « pas de manifestation », etc. Moi j'ai sorti le drapeau de Mauthausen. Voilà. C'est des moments évidemment très forts, mais qui... ces années-là n'étaient pas encore... les années après franquistes...

00:57:19:18 - 00:58:51:24

On connaît bien Madrid, les parents de Carmen étaient à Madrid. On y allait souvent. C'était le *botellón* (rassemblements de jeunes dans la rue pour consommer de l'alcool et écouter de la musique). C'était l'héroïne. Mais c'était à tous les coins de rue.

Je me souviens *plaza Jacinto Benavente*, il y avait une moto sur le trottoir et puis, tout autour, il y avait des jeunes qui étaient en train de se piquer. Je vois une voiture de police qui arrive. Ils sont descendus de la voiture, ils ont mis un PV (Procès Verbal) à la moto. Moi je me suis dit : « ils vont faire le ménage ». Non, ils ont mis un PV à la moto et ils sont partis. Autour, ils se droguaient. Et ça, ça a été une période, hélas, un peu compliquée quand même.

Il y a eu aussi un *desmadre* (foutoir). Il n'y avait pas une pièce de théâtre sans qu'il y ait des fesses et des poitrines à l'air. Dans tous les théâtres de Madrid.

On a beaucoup navigué dans Madrid à ces époques-là, parce qu'on allait voir ses parents, et puis mon luthier aussi, parce qu'il est de là-bas.

Et donc il y a eu une période de transition assez... Il n'était pas question de mémoire, là. Après, il y a eu ce réveil de la mémoire. Et puis là, actuellement, c'est vrai que ça bouge beaucoup, ça bouge beaucoup.

Quelques notes...

Juan Francisco Ortiz

00:58:52:01 - 01:05:46:22

Historia de una bandera. Ça évoque l'escalier de la *muerte* (la mort), *la escalera de la muerte del campo de Mauthausen*. 189 marches à monter avec 40, 50 kilos de rochers dans le dos. Les prisonniers montant avec difficulté évoquaient dans leur tête leurs espérances, leurs rêves. Et ça, c'est symbolisé par ce drapeau.

Ce drapeau, qui a été fabriqué dans le camp de Mauthausen en 1942 par deux Andalous, avec des doublures d'uniformes nazis, et que mon père a caché pendant des années dans les doubles parois des baraques, et qu'il a ramené à la libération, et que l'on protège depuis comme une relique. Ce drapeau est signé de lui et de tous ses camarades du Commando de Libération de Mauthausen.

(Juan Francisco Ortiz joue *Historia de una bandera* à la guitare).

01:05:46:24 - 01:12:14:05

Las trece rosas rojas. Treize jeunes femmes qui ont été fusillées le 5 août 1939 à Madrid, simplement parce qu'elles voulaient vivre. Une de ces femmes écrit dans sa dernière lettre : « que mon nom ne s'efface pas », « *que mi nombre no se borre* ».

(Juan Francisco Ortiz joue *Las trece rosas rojas* à la guitare).

01:12:14:07 - 01:12:16:16

El emigrante de Juanito Valderrama.

(Juan Francisco Ortiz joue *El emigrante* à la guitare).

Transcription par Alet Valéro et Simon De Smet